

Parasite L'impossible ascension

Jules Couturier

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couturier, J. (2020). Parasite : l'impossible ascension. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 12–13.

Parasite L'impossible ascension

JULES COUTURIER



« Le scénario de Bong Joon-ho a l'intelligence de ne pas faire correspondre l'opposition de dominé et de dominant à celle de gentil et de méchant. Les exclus de Parasite doivent faire des actions amORAles pour atteindre leur but tout comme les bourgeois sont coupables d'un mépris dont ils n'ont même pas conscience. »

Petit appartement au demi-sous-sol, situé en banlieue de Séoul. Ki-woo, qui y vit avec ses deux parents et sa sœur, a perdu le signal Wi-Fi qu'il captait des voisins. Panique générale au sein de la maisonnée. On fait le tour de l'exigu domicile, le cellulaire dans les airs, à la recherche d'un autre réseau à utiliser. C'est finalement à côté de la cuvette de toilette drôlement surélevée dans une salle de bain trop étroite que lui et sa sœur parviennent à se connecter à un autre réseau et peuvent se replonger dans l'univers virtuel de leur petit écran.

En ouvrant son plus récent film, *Parasite*, Palme d'or au dernier Festival de Cannes, avec cette amusante quête de réseau, le réalisateur sud-coréen Bong Joon-ho annonce d'emblée qu'il ancre son film dans son époque, à propos de laquelle il a beaucoup à dire.

Après deux excursions hors de son pays avec *Snowpiercer* et *Okja*, Bong Joon-ho revient tourner son dernier opus sur sa terre natale et dans sa langue maternelle. La Corée du Sud d'aujourd'hui l'interpelle. Le cellulaire sera comparé plus tard dans le film à l'arme nucléaire que possède la Corée du Nord. Certes très sud-coréen, le film n'en a pas moins un caractère universel et accessible.

Le rapport à la technologie n'est qu'un thème parmi d'autres abordés dans un film noir foisonnant qui explore surtout le rapport entre les classes socioéconomiques.

Très pauvre, la famille de Ki-woo vit dans des conditions précaires. Au chômage, ses membres survivent tant bien que mal en pliant des boîtes de pizza. Lorsqu'un jour un ami de Ki-woo lui offre de prendre sa place de professeur d'anglais auprès d'une jeune fille de famille aisée pendant son séjour à l'étranger, Ki-woo accepte évidemment, mais il devra d'abord se fabriquer de faux papiers et un faux diplôme universitaire pour obtenir le poste. L'emploi lui sera rapidement confié et il réussira même à obtenir un boulot pour sa sœur en tant que professeure d'art pour

le cadet de la famille. Par de brillantes astuces, le frère et la sœur se débarrasseront ensuite du chauffeur et de la gouvernante de la famille cossue, vite remplacés par leur père et leur mère. Bientôt, tels des parasites, tous les membres de la famille de Ki-woo, les Kim, auront infiltré la famille aisée des Park sans que le lien familial qui unit les nouveaux employés soit révélé. Il ne restera donc plus qu'à garder ce secret...

Cet élément de l'intrigue met au jour l'opposition des classes sociales, qui est au cœur du film. On la retrouve d'ailleurs dans d'autres œuvres de Bong Joon-ho, comme *Snowpiercer*, qui se déroule dans un train en mouvement dans un monde post-apocalyptique, le prolétariat travaille dans des conditions de misère dans les derniers wagons, alors que la bourgeoisie jouit du luxe des premiers wagons. La guerre des classes est aussi au cœur de *Burning*, de Lee Chang-Dong, dans lequel un jeune homme paumé est perturbé par un riche bourgeois. Avec la vengeance et la mémoire, la lutte des classes constitue l'un des grands thèmes de la nouvelle vague du cinéma sud-coréen qui se fait très critique de sa société.

Au début de *Parasite*, on se moque de cette différence des classes; elle amuse, elle fait rire féroce, on prend plaisir à voir l'ingéniosité des démunis et la crédulité des riches. Bong Joon-ho, conteur d'histoires exceptionnel, maître des changements de tons et de registres, maîtrisant les codes de plusieurs genres, fait passer son film de la comédie satirique au drame social puis au suspense haletant. L'opposition des classes, présentée d'abord de manière comique, se transforme avec brio et naturel en désespoir puis en révolte.

Car même si l'on rit beaucoup, il y a quelque chose de totalement désespérant et de révoltant dans *Parasite*. La mobilité sociale, principe sociologique qui présuppose que les classes sociales existent sans être figées, y est présentée comme un mirage, quelque chose d'impossible à atteindre, malgré ce que le début du film suggère.

C'est sous le thème des cowboys et des Indiens, archétype de la domination, qu'est organisée la fête de Da-Song, le plus jeune de la famille Park. À cette occasion, le père de la famille Park exige du père Kim qu'il porte un plumage d'Indien. Devant son peu d'enthousiasme, il lui rappelle, sans diplomatie, qu'il est payé pour être là. Cette remarque d'apparence anodine, qui s'ajoute à d'autres vexations, et surtout au dégoût éprouvé par le père Park en présence de



l'odeur des Kim, fera finalement exploser dans une violence irrémédiable la colère de l'employé. Les Kim ont rêvé de gravir les échelons pendant quelques jours. Mais le réveil est brutal.

Le scénario de Bong Joon-ho a l'intelligence de ne pas faire correspondre l'opposition de dominé et de dominant à celle de gentil et de méchant. Les exclus de *Parasite* doivent faire des actions amORALES pour atteindre leur but tout comme les bourgeois sont coupables d'un mépris dont ils n'ont même pas conscience. Les deux familles présentent chacune des aspects détestables et aimables. Si d'autres films de Bong Joon-ho proposaient des méchants incarnés de manière bien évidente, ici le seul monstre, c'est le système.

Un système qui détruit toute forme de solidarité entre les membres des classes inférieures qui s'entre-tuent, littéralement dans ce cas, pour essayer de s'élever. Un système qui les asservit à la classe plus haute. Si les Kim veulent désespérément atteindre le statut des Park, ces derniers pour leur part rêvent aussi à un groupe qu'ils perçoivent supérieur. Il s'agit dans leur cas des Américains, à en juger par l'obsession de la mère de la famille pour tout ce qui a trait aux États-Unis.

La dualité des classes se traduit dans *Parasite* par de nombreux effets d'opposition. La saleté et le désordre de la maison des Kim contrastent fortement avec la propreté et la parfaite organisation de celle des Park. Il demeure que c'est l'opposition entre le haut et le bas et surtout les actions de monter et de descendre qui frappent le plus.

Lorsque Ki-woo se rend chez les Park pour la première fois, Bong Joon-ho prend bien soin de filmer l'ascension qu'il doit faire pour arriver à destination. Il emprunte un petit escalier pour sortir de son demi-sous-sol, on le voit ensuite monter une longue pente, pour finalement gravir un autre escalier pour accéder à la maison des Park.

À l'inverse, lorsque Ki-woo, sa sœur et son père s'évadent de chez les Park après une nuit infernale, le réalisateur s'attarde à bien nous montrer leur pénible et longue descente pour rejoindre leur quartier, sous la pluie battante. Si elle apparaissait comme une averse rafraîchissante chez les Park, cette pluie cause une inondation dévastatrice au domicile des Kim.

Et puis, il y a cet autre escalier secret qui descend dans le bunker de la maison des Park où vit, de façon clandestine et solitaire, le misérable mari de l'ancienne gouvernante. Dans *Parasite*, les escaliers deviennent un véritable symbole de division des classes.

Malgré la violence et le cynisme de son message, Bong Joon-ho a tout de même concocté un des films les plus jouissifs et divertissants des dernières années. Sa mise en scène d'une grande virtuosité, la composition ultra précise de ses plans, son utilisation de la musique et du montage, sa réappropriation de différents genres, le jeu de ses acteurs, son humour redoutable, son sens du rythme, son écriture impeccable qui ne laisse rien au hasard, tout cela participe à créer une œuvre à la fois accessible et impressionnante. Son discours politique frappe d'autant plus fort. ▲

1. *La famille Kim, contrainte à plier des boîtes de pizza pour survivre*

2. *Cho Yeo-jeong, dans le rôle de la bourgeoise Park Yeon-gyo*